

UNE RUPTURE



Olivier DEVOS

Une rupture

Il est vingt-trois heures au cadran de la pendule. Son tic-tac régulier résonne dans la pièce vide. Je pense à toi, la fidèle compagne dont je viens de me séparer, et je cherche les mots que je voudrais te dire. J'aimerais tant que tu comprennes pourquoi je t'ai quittée, abandonnée comme une vieille chaussette usagée. Je t'ai aimée un peu, beaucoup, à la folie, c'est vrai, mais aujourd'hui, c'est fini. Notre histoire commune s'est achevée lorsque je t'ai, brutalement, laissée toute seule sur ce parking anonyme. Il faudra bien t'y faire.

Tu me diras que je suis parti sans un adieu, et que cela n'est pas très courageux. Et tu auras raison. Je crois même que je t'ai quittée sans regarder en arrière, comme si tu n'existais déjà plus. C'était indigne de moi et surtout de toi qui ne méritais pas cela.

Pourtant, au fond, je crois que cela valait mieux, car t'annoncer que je te quitte, en te regardant les yeux dans les yeux, m'aurait été impossible. Je suis un sentimental. Tu le sais bien depuis le temps que nous nous connaissons. De toute façon, si cela n'avait pas été le cas, nous n'aurions sans doute pas passé autant d'années ensemble.

Mais, l'homme, par nature infidèle, a souvent besoin de nouveauté pour se sentir vivant. Aussi ressent-il alors le besoin d'aller se balader dans les verts pâturages d'à-côté pour voir si l'herbe y est plus tendre.

Pourtant, je m'en souviens comme si c'était hier, dès mon premier regard, tu avais su me séduire. Ta robe verte, ton regard clair dans lequel j'aimais tant me noyer, tes yeux en amande et tes formes généreuses avaient en effet tout pour me combler. Et c'est rapidement ce que tu as su faire. Je ne peux rien te reprocher en la matière.

Pour moi, en ce jour béni d'octobre 1999, cela fut un véritable coup de foudre. Celui que l'on pense ne connaître qu'une seule fois dans sa vie. Je me souviens qu'un peu intimidé, je t'ai d'abord caressée du regard, avant d'oser t'effleurer du bout des doigts. Sur le moment, tu n'as pas réagi, mais j'ai bien senti que tu n'étais pas très farouche et que tu n'étais pas insensible à ma présence. Alors, j'ai insisté et il ne m'a finalement pas fallu beaucoup de temps pour que je puisse te prendre en main, pour qu'avec moi, tu rugisses de plaisir à chacune de nos retrouvailles.

Je me rappelle que la première fois, j'étais comme un grand fou, à mettre mes mains un peu partout pour parcourir tes rondeurs exquises, à tripoter tes boutons avant d'accélérer la cadence, pour obtenir ce que tu attendais de moi. Quel bonheur cela fut de partager ces instants-là. Nous avons d'ailleurs tellement aimé cela, souviens-toi, que nous avons renouvelé cette expérience des

dizaines et des dizaines de fois, un peu comme dans le film « Un jour sans fin » où le héros revit la même journée indéfiniment. Sauf que pour ce qui nous concerne, nous avons fini par oublier les préliminaires pour ne nous consacrer au final qu'à l'essentiel : la recherche d'un plaisir commun de parcourir encore et encore ce même chemin de joie et de félicité.

Rapidement, j'ai découvert que tu étais aussi belle à l'intérieur qu'à l'extérieur et nous n'avons plus fait qu'un, dans une confiance mutuelle et réciproque. Tu me conduisais avec tant de facilité vers le bonheur que je pensais que cela ne finirait jamais.

Alors bien sûr, décider de te quitter m'a tout de même paru bizarre. Je me demande encore parfois si j'ai bien fait ou non, si je vais prendre autant de plaisir avec une autre que toi.

Nous avons partagé tant de bons moments, tant d'émotions depuis 17 ans, sillonnant la France à la recherche de ses paradis perdus, parcourant en tout sens la Bretagne, l'Alsace, les Vosges ou la Normandie qui n'ont plus de secret pour nous.

Nous avons découvert tant de paysages tous les deux, au fil de nos vacances d'été. Nous avons parcouru tant de kilomètres, aussi à l'aise sur les routes de campagne que dans les lacets des montagnes vosgiennes, pour découvrir les paysages se dévoilant tout au long de la route des Crêtes, que notre séparation me fait forcément quelque chose. Je suis un être humain, malgré tout.

Je me rappelle ainsi de notre séjour en Normandie, partant à la découverte des plages du débarquement, du cimetière américain d'Omaha Beach ou de la Pointe du Hoc dévastée par les obus, ou bien encore d'Etretat ou d'Honfleur. Comment ne pas me rappeler également nos excursions au milieu des vignes alsaciennes et nos détours par Eguisheim, Riquewihr, Kaysesberg, le Mont Sainte-Odile, le Château du Haut-Koenigsbourg, sans oublier le camp de concentration de Natzweiler ou nos balades dans les rues de Colmar et de Strasbourg.

Et puis, comment ne pas citer aussi tous les lieux mythiques de la Bretagne que nous avons découverts durant les trois séjours que nous y avons effectués : la Pointe du Raz, la Presqu'île de Crozon, le golfe du Morbihan, le Cap Fréhel, la côte de granit rose, Concarneau, Douarnenez, Vannes, Saint-Malo, Locronan, le phare d'Eckmühl, les Monts d'Arrée et tant d'autres.

Il y eut encore nos sorties dans l'Audomarois, au Cap Blanc-Nez, nos excursions à Dunkerque, à Bray-Dunes ou dans les Monts de Flandre ou l'an passé notre séjour en Baie de Somme.

Et si tu m'as accompagné dans tous ces bons moments, tu as su aussi être présente lors des instants moins joyeux. Tu étais là encore et toujours, fidèle au poste, aussi bien lors de visites à

l'hôpital que lors d'enterrements de gens qui ne te connaissaient pas et que tu ne connaissais parfois pas plus.

En fait, en t'écrivant ces quelques mots, je m'aperçois, alors que je n'étais pourtant rien sans toi, que tu vivais dans mon ombre, comme lorsque nous nous rendions chez des amis, à des concerts ou à des matches de hand où personne ne te remarquait. Et pourtant malgré cela, malgré cette injustice, tu ne m'as jamais lâché et tu as accepté cela, silencieusement.

Aussi, j'ai d'autant plus honte de t'abandonner ainsi à ton triste sort. Même si, souviens-toi, il y a trois ans de cela, nous étions déjà au bord de la rupture. Nous avons su pourtant, à l'époque, recoller les morceaux et repartir vers de nouvelles aventures.

En fait, après toutes ces années, nous avons fini par ressembler à un vieux couple qui s'accroche l'un à l'autre comme un naufragé à sa bouée de sauvetage. Ils ne s'aiment plus vraiment, mais n'arrivent pas à se quitter.

Pourtant, je sentais bien que peu à peu, tu vieillissais et que lorsque j'en regardais d'autres que toi, je te trouvais un peu moins belle, moins coquette que par le passé. A la manière du grand Charles, j'aurais pu parfois te chanter « tu te laisses aller ». A t'entendre te plaindre et soupirer, je m'agaçais et je me disais qu'il était peut-être temps que cela s'arrête. Et puis, je laissai passer le temps en me disant que cela n'était pas si grave. Pourtant, et pour être tout à fait honnête, tu commençais aussi à me coûter cher, au point que le budget que je te consacrai ne suffisait plus à couvrir les frais que tu m'occasionnais.

Pour toutes ces raisons, je crois donc qu'il était effectivement préférable de se séparer avant que je ne te déteste tout à fait. Qui sait, dans le cas contraire, ce qui aurait pu arriver.

Alors, je me suis enfin décidé. Cette fois, je t'ai quittée. Tu auras beau me supplier et me regarder avec ton air attristé, je ne changerai pas d'avis.

Notre histoire est finie. Je voulais simplement que tu saches pourquoi je t'ai abandonnée, ma bonne vieille Peugeot 206, et t'annoncer que je roule désormais en 208.

Olivier DEVOS
Lille, le 18 mars 2016